

MADAME CAMILLA URSO a fait ses débuts dernièrement dans une troupe de vaudeville, au théâtre de Keith, à New-York. Certains journaux considèrent cette démarche comme dérogoatoire alors que d'autres sont d'avis que cette violoniste célèbre a du mérite de se faire entendre et apprécier par une classe de personnes qui ne vont jamais au concert.

A Eisenstad, a été apposée une plaque commémorative sur la modeste maison que Joseph Haydn a habitée. Dans l'église qui abrite les restes du compositeur, la Liedertafel d'Eisenstadt a exécuté la messe dite de Nelson, qui compte parmi les chefs-d'œuvre du vieux maître. La maison appartient actuellement à un petit bourgeois nommé Kornmüller, qui a promis de garder pieusement la plaque commémorative.

M. HENRI MAITEAU, le jeune et très remarquable violoniste, après avoir donné à Reims ses très intéressantes séances de musique de chambre (la dernière avec M. Gabriel Fauré), doit faire une longue tournée en Russie. Il débutera à Varsovie, où il donnera trois concerts ; il se dirigera ensuite sur Saint-Pétersbourg et Moscou ; il y jouera les 5 et 12 novembre, aux Sociétés impériales, avec orchestre. De là il visitera les principales villes de Russie.

Les trois enfants de Mascagni, deux garçons et une fille, étudient la musique. L'aîné a huit ans, est très sérieux et occupe déjà une place de violoniste à l'orchestre.

Le même Mascagni, s'intéresse aussi à Orlando Salvatore, jeune italien jouant dans l'orchestre qui à l'âge de onze ans a déjà composé une symphonie. Ce jeune garçon doit faire des études musicales complètes.

LA GRAND-MESSE

Parmi les diverses formes de la prière, la plus haute est incontestablement la prière liturgique. Elle est l'expression officielle des rapports de l'homme avec Dieu, la seule qui entraîne une stricte obligation de conscience pour ceux qui en sont chargés. Elle est une image et comme un écho de la louange éternelle sur laquelle saint Jean, dans l'Apocalypse, nous a entr'ouvert des horizons merveilleux. Par l'ampleur de son cadre, elle embrasse toutes les heures du jour et de la nuit ; par la fixité de ses formules, la plupart inspirées, elle s'étend à toutes les générations chrétiennes. Elle est vraiment la plus noble, la plus solennelle, la plus authentique des formes de la prière.

Or il y a dans la prière officielle de l'Eglise une grâce singulière qui agit d'elle-même sur l'âme de ceux qui y prennent part. Et c'est ce qui fait comprendre pourquoi l'Eglise, malgré des réclamations qui pouvaient sembler judicieuses à beaucoup de bons esprits, a maintenu et maintient encore pour exprimer sa supplication une langue que le peuple ne comprend pas. A l'époque où les fidèles vivaient de la vie liturgique, on les instruisait moins qu'aujourd'hui peut-être, et ils savaient mieux. Pourquoi ? Parce que tout, dans les formes extérieures du culte, parlait à leur intelligence éveillée aux choses surnaturelles. Voici en quoi se résume l'instruction religieuse de la bonne vieille que nous présente Villon :

Femme je suis, povrette et ancienne,
Ne rien ne sçay ; onques lettres ne leuz ;
Au moustier voy, dont je suis paroissienne,
Paradis peinct, où sont harpes et luz
Et ung enfer où dannez sont boulluz.
L'ung me fait pour ; l'autre joye et liesse.

Et c'est à peu près tout.....

Mais le centre et comme le cœur de la prière liturgique, c'est le sacrifice de la messe. La longue psalmodie des Noces ternes le prépare de loin ; les Laudes offrent l'encens du matin pour embaumer l'autel où il sera immolé ; les Heures du jour, et surtout Tierce, " l'Heure dorée ", n'en sont que l'accompagnement, et enfin les Vêpres font de nouveau fumer autour de son autel l'encens du soir. Au milieu du ruissellement de ces

richesses hiératiques, le divin sacrifice se dégage et étincelle : tel un pur diamant parmi des perles. La sainte messe est le point culminant de la prière catholique.

Pour être complet, il faut ajouter que le sacrifice atteint son développement idéal lorsqu'il se déroule au milieu des pompes des cérémonies sacrées, dans l'éclat des riches et amples vêtements dont se pare toute la hiérarchie des ministres de l'autel, pendant que retentissent dans leur grâce antique les chants que les lèvres chrétiennes se sont transmis depuis l'époque lointaine où l'Eglise a commencé d'oser chanter. Aucun œil humain n'est apte à contempler les splendeurs de la liturgie du ciel ; ici-bas, la célébration de la messe solennelle en est la plus ressemblante image.

Nul n'oserait contester ces principes, à moins d'avoir perdu ce " sens du Christ " dont parle saint Paul. Dans la pratique, cependant, ils sont oblitérés. De même qu'une floraison de papier doré et un entassement de candélabres de tout calibre ont encombré la pierre sacrée du sacrifice, l'autel, *ara*, jusqu'à en faire une vulgaire console, de même aussi, en matière de piété, on a perdu de vue le grand courant de la prière catholique pour suivre les maigres ruisselets de la piété privée. Les dévotions—bonnes et mauvaises herbes—ont étouffé la dévotion. Le dimanche, une personne pieuse fera exactement sa prière et sa méditation du matin ; elle se rendra à l'Eglise un quart d'heure avant la messe basse pour s'y préparer, elle y restera un quart d'heure après pour faire son action de grâces ; puis elle passera un autre quart d'heure à se livrer à un soigneux examen particulier, un autre encore à faire sa visite au Saint-Sacrement ; elle égrènera son chapelet, assistera très exactement au salut dans la chapelle de la communauté voisine ; elle récitera sa prière du soir, et puis s'ira coucher, contente d'avoir sanctifié pleinement la journée du Seigneur. Tout cela est très bien en effet, et plutôt à Dieu que beaucoup de fidèles suivissent ce programme ! Mais demandez à cette excellente personne si elle a pensé à entendre la grand-messe de sa paroisse. De quoi lui parlez-vous ? La grand-messe ! mais on ne peut pas y prier à l'aise : on est troublé à chaque minute par le chant du prêtre, les mugissements des chœurs, le fracas de l'orgue. Et puis c'est la chaisière qui vient avec des airs chafouins prélever l'impôt sur le mobilier ; c'est le bedeau qui vous secoue de votre torpeur : " Pour les pauvres—s'ous plaît ! " Que sais-je encore ? Impossible, ma chère, de venir à bout de lire sans distractions un seul chapitre de la " Pratique des vertus des dames " ! C'est à désespérer de faire son salut !

Alors on laisse la grand-messe aux vieux messieurs, aux vieilles filles, à quelques gens du peuple, aux provinciaux, aux enfants des Frères et aux fillettes de la congrégation.

Il nous a été donné, il n'y a pas de longues années, d'assister aux offices de Noël dans l'église d'une toute petite paroisse de Normandie. La population entière était là, livre en main, et, pour beaucoup, lunettes au nez. Tout le monde chantait les pièces liturgiques de l'office, hommes, femmes et enfants. Au point de vue artistique, on eût sans nul doute souhaité mieux ; mais quel intérêt visible ces braves gens prenaient aux cérémonies ! Il n'en est pas de même partout, malheureusement. La raison, c'est que le peuple n'est pas intéressé. Le chant est réservé exclusivement à quelques professionnels à qui certes ne s'applique à aucun titre l'adage si profond de saint Benoît : *Mens nostra concordet voci nostræ*. Quant aux fidèles, ils lisent un livre de piété quelconque, ou bien ils restent plantés là, les mains dans leurs poches, bâillant d'ennui. D'ailleurs on vit rapidement à l'heure actuelle, et l'on aime la dévotion courte. Or, à la grand-messe, M. le curé déroule